

# À SUIVRE...2013

## DIPLÔMÉS DE L'ÉSAM CAEN/CHERBOURG

### *SOUVENIRS ET MÉMOIRES ARTIFICIELLES*

Avec : Olena Braslavska, Coline Caussade, Sarah Clerval, Florinda Daniel, Marianne Frassati, Élise Gabassi, Thibault Jehanne, Adrien Lefebvre, Romain Lepage, Evelise Millet, Sarah Poulain, Justine Richard, Alice Toumine, Geoffrey Trouvé

Commissariat : Fabienne Bideaud

Pour la troisième année consécutive, l'école supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg présente les travaux de ses diplômés dans la grande galerie de l'école, à Caen. L'exposition *À suivre...2013* regroupe ainsi les 14 étudiants qui ont obtenu en mai 2013 le Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique (DNSEP, grade de Master) après un cursus de 5 années effectué en tout ou partie au sein de l'ésam Caen/Cherbourg. En leur offrant pendant plusieurs semaines une visibilité inédite auprès des réseaux professionnels de l'art contemporain tout comme d'un large public, elle vise à accompagner, soutenir et promouvoir ces 14 jeunes artistes qui quittent aujourd'hui le cocon protecteur de l'école pour s'engager dans la vie active.

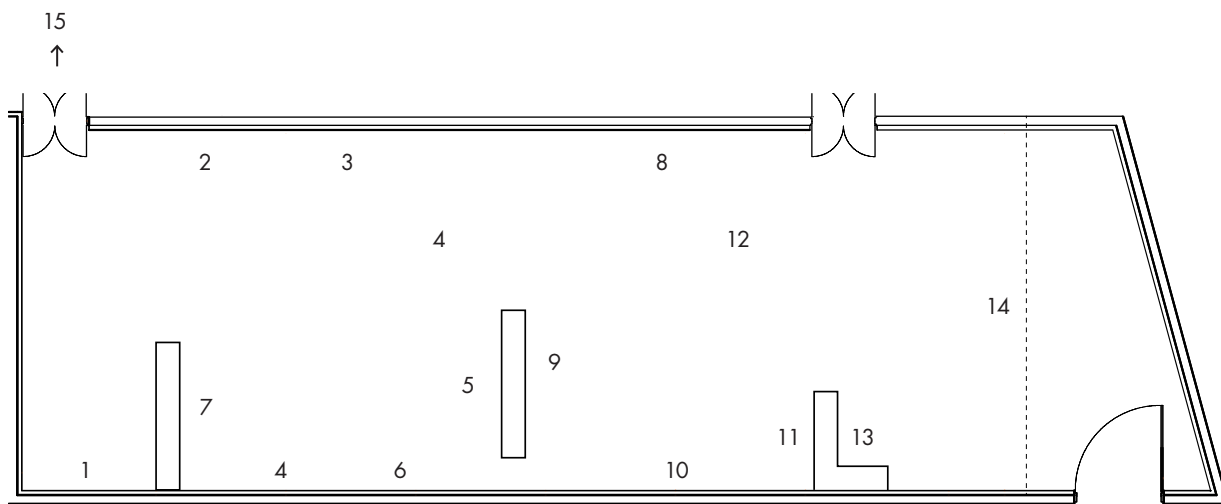
Après Joana Carrier et Joana Neves en 2011, et Audrey Illouz en 2012, l'ésam Caen/Cherbourg a confié le commissariat de cette édition 2013 à l'historienne de l'art et commissaire d'exposition indépendante Fabienne Bideaud. Cette dernière a sélectionné, parmi les travaux que les étudiants ont présentés pour le DNSEP, les œuvres qui seront exposées en s'intéressant plus particulièrement aux thématiques de la mémoire et du souvenir. L'exposition *À suivre...2013* est ainsi sous-titrée *Souvenirs et mémoires artificielles*.

« *Souvenirs et mémoires artificielles* est une exposition qui s'engage sur le terrain de la mémoire et du souvenir. La mémoire d'un geste, d'une trace, d'un espace, d'une forme ou d'un souvenir est perceptible dans les œuvres sélectionnées. Comment cette matière abstraite est-elle utilisée ? Les artistes manipulent le souvenir dans une réappropriation personnelle, ainsi que la mémoire artificielle, usant de moyens mnémotechniques - associations d'idées, de lieux, d'images - qui aident au souvenir. Chaque œuvre nous emmène dans un univers, un discours ou une expérimentation propre à l'artiste.

L'exposition s'ouvre sur un espace mental, personnel, introspectif. Des souvenirs et des expériences intimes se mêlent entre peinture, installations, vidéo et l'oporello-document. Puis viennent les représentations d'une distorsion de la réalité, transformant nos connaissances objectives en un vocabulaire personnel et singulier se déclinant en sérigraphies, sculptures et vidéo. La fin de l'exposition aborde la mémoire de l'objet et de la matière avec des installations qui les détournent de leur fonction première, leur accordant un nouveau statut.

Cette exposition marque pour ces étudiants diplômés la transition entre un apprentissage de cinq ans au sein de l'ésam Caen/Cherbourg et le monde professionnel. Elle est finalement peut-être le meilleur moyen mnémotechnique de se rappeler les dernières œuvres de leur parcours d'étudiant et les premières de leur carrière d'artiste. »

Fabienne Bideaud



**1 THIBAUT JEHANNE**

*D226*, 2013

Page 3

**2 COLINE CAUSSADE**

*LARIDÉES*, 2012

Page 3

**3 OLENA BRASLAVSKA**

*SUR LE PARVIS DE LA GARE*, 2013

Page 3

**4 ROMAIN LEPAGE**

15

*LA CROIX À LA MAIN*, 2012

*LES PERSPECTIVES DU DÉSIR :  
LA PREMIÈRE PERCEPTION*, 2013 \*

Page 4

**5 SARAH POULAIN**

*THE SUBURBS*, 2013

*NEIGHBORHOOD*, 2013

Page 3

**6 FLORINDA DANIEL**

*SANS TITRE*, 2012

Page 5

**7 ALICE TOUMINE**

*ENTRE-DEUX, I & IV*, 2013

Page 5

**8 MARIANNE FRASSATI**

*PARCOURS DU COMBATTANT*, 2013

Page 6

**9 ÉLISE GABASSI**

*BONJOUR CA VA*, 2013

*APPELLE-MOI MAINTENANT*, 2013

*ON SE VOIT PLUS TARD*, 2013

Page 6

**10 EVELISE MILLET**

*PAYSAGES AVEC LÉGENDES*, 2012

Page 7

**11 GEOFFREY TROUVÉ**

*MUES*, 2012

Page 7

**12 JUSTINE RICHARD**

*ARCHIPEL*, 2013

Page 7

**13 SARAH CLERVAL**

*CONCRÈTE*, 2011

*SOUS L'ÉCALE*, 2012

Page 8

**14 ADRIEN LEFEBVRE**

*OFFSET*, 2013

Page 8

\* œuvre visible dans l'auditorium de l'école

## THIBAUT JEHANNE

*D226*, 2013

2'51mn - muet - boucle - couleur - 16/9

*D226* est un nouveau regard sur ce qu'il reste d'un film de fiction tourné en 2010. Ne subsiste aujourd'hui que ce plan-séquence, un hommage au roadmovie. Le voyage comme temps donné à la réflexion : le cinéma comme voyage. L'œil arpente un trajet sans fin, le regard plonge vers un horizon fuyant, resurgissant à chaque nouveau départ de la voiture.

T.J.

## OLENA BRASLAVSKA

*SUR LE PARVIS DE LA GARE*, 2013

Photographie argentique sur tranches de papier, 65 x 92 cm

J'ai découvert cette photographie dans notre album familial. Il se trouve qu'aucun membre de ma famille n'a été en mesure de m'expliquer qui était cette jeune femme sur le parvis devant la gare, portant un bouquet de glaïeuls à la main. Cette photographie m'a interloquée puisqu'elle aussi peut perdre la signification du souvenir qu'elle prétend garder.

Ce cliché ne devient plus qu'une image si personne n'est capable de restituer son sens caché ou même s'y reconnaître.

La photographie a été développée sur une surface composée de languettes de feuilles de papier dont les tranches sont disposées à la verticale. J'en ai partiellement remplacé certaines sur lesquelles l'image était développée par d'autres vierges. J'ai voulu ainsi recréer une photographie contaminée par l'oubli, parasitée par l'effacement.

Ce travail interroge la mémoire, sa fragilité, la vanité de nos tentatives de sauvegarder et de transmettre nos souvenirs d'instant importants et particuliers.

O.B.

## COLINE CAUSSADE

*LARIDÉES*, 2012

Coquillages poudreux, dessin au crayon de couleur sur papier de soie, tabouret, maquette de papier, notes et petits objets divers  
Dimensions variables

au « pré de la porte »  
en marchant aux abords de cette maison de plein pied, une pelote de réjection. Boulette fragile constituée de débris de coquillages qui sont alors comme l'entre-deux de la plage, lorsque le coquillage ne l'est plus vraiment sans être tout à fait devenu sable.

C.C.

## SARAH POULAIN

*THE SUBURBS*, 2013

Livret photocopié  
Format fermé : 21 x 14,7 cm / Format ouvert : 21 x 29,7 cm

*NEIGHBORHOOD*, 2013

Leporello en papier découpé  
Format fermé : 12,3 x 14,2 cm / Format ouvert : 12,3 x 170,4 cm

Ces deux livres présentent de différentes façons un corpus d'images qui réapparaît régulièrement dans mon travail. Ces maisons abandonnées de la banlieue de Détroit me fascinent depuis plusieurs années. J'y reviens régulièrement, comme dans une tentative d'appropriation.

*The Suburbs* est une combinaison de plusieurs éléments, ces dessins de maisons, des portraits de familles anonymes, et des textes tirés de l'album *The Suburbs* du groupe Arcade Fire. Confrontées à ces maisons vides, les portraits se transforment en silhouettes fantômes des anciens habitants. En face, les textes nous parlent de la vie dans ces banlieues sans fin, de l'enfance perdue, de la disparition.

Si *The Suburbs* répond aux codes du fanzine, par la facilité de sa reproductibilité et de sa manipulation, *Neighborhood* est un livre objet, unique et fragile. La série de maisons est ici représentée dans un leporello, donnant ainsi une vision panoptique du quartier, et de son étendue infinie.

S.P.

# ROMAIN LEPAGE

*LA CROIX À LA MAIN*, 2012

Pin, acier, 119 x 170 x 102 cm

Reproduction photographique : L'auberge

«À la croix à la main» : vue extérieure.

[1890]-[1910], © Arch. dép. Manche /7 Fi 46, cadre, 18 x 13 cm

La Croix à la main est un lieu-dit, un hameau du Mesnil-Herman, un village situé à quelques kilomètres de Saint-Lô dans la Manche. Ce lieu tire son nom d'une sculpture blanche, encastrée en hauteur sur le flanc d'une maison, composée d'un grand bras raidi tenant une croix à bout-portant.

Cette pièce est issue d'une étude vernaculaire du pays Saint-Lois, un paysage marqué par les bombardements de 1944, où subsistent quelques monuments d'avant-guerre. Cette reconstruction en bois qui se veut fidèle-bien que différente de son modèle - ainsi qu'une nouvelle exposition dans un contexte autre, remet en question l'essence/l'origine de l'objet. Posée au sol, la proximité avec le spectateur supprime la distance que l'on trouve avec la version du Mesnil-Herman. Cependant, ce qui était intouchable par la distance le devient par la bienséance muséale. Devenue élément autonome, cette sculpture déplace une production contextuelle dans laquelle se juxtaposent les notions d'art sacré et de Ready-made Duchampien.

*LES PERSPECTIVES DU DÉsir :*  
*LA PREMIÈRE PERCEPTION*, 2013

Contre-plaqué de peuplier, pin

183,7 x 233,2 x 301,5 cm, 462,6 x 469 cm

Le *Cabinet des Abstracts* était une pièce du Provinzialmuseum d'Hanovre, conçue en 1927 par l'artiste russe El Lissitzky, détruite en 1937 par les nazis puis reconstituée en 1969 et aujourd'hui visible au musée Sprengel d'Hanovre.

Ces nouvelles perceptions du cabinet interprètent le dessin que réalisa Lissitzky pour sa construction : un volume posé à plat qui nécessite une rotation à 180° pour en comprendre la tridimensionnalité. La première lecture du document est celle d'une pièce où la fonctionnalité est difficile à assimiler. Étudié à travers cette impression, les ré-interprétations du *Cabinet des Abstracts* en font des cabinets abstraits, impénétrables, appréhendés à travers la ronde-bosse, terme emprunté à la sculpture. Cette distance remet en cause l'essence première de l'œuvre de Lissitzky, celui de l'espace d'exposition devenu objet exposé.

*La Première perception*, est la première des trois interprétations du dessin. Faisant suite à une maquette, le volume choisi se veut sculpturale par la taille, incluant une déambulation et une appréhension nouvelle. La gamme chromatique du dessin (bleu, rouge, noir, jaune), qui caractérise l'appartenance de Lissitzky aux courants du Supprématisme, du Style International ou encore De Stijl, est délaissée pour la quasi-monochromie du peuplier, lui donnant un aspect architectural autre.

R.L.

## FLORINDA DANIEL

*SANS TITRE*, 2012

Acrylique et huile sur toile

150 x 195 cm

«Pour moi, il n'y a rien d'abstrait ; par ailleurs, je pense qu'il n'y a rien de plus surréel et rien de plus abstrait que le réel.» G. Morandi

Cette image clairement tirée de la photographie (le référent de la « vérité » dans notre culture) semble sur le point de se dissoudre, de s'effacer devant nos yeux. Elle évoque l'effacement visuel et psychologique des informations. Quelle est cette architecture représentée ? D'où vient cette image ? Quel sens a-t-elle ? On peut souligner la nostalgie qui l'imprègne, évoquant l'appauvrissement de l'information et de la mémoire au fil du temps. En cherchant à dénouer les relations entre la photographie et la peinture, je découvre une abstraction du réalisme et un réalisme de l'abstraction.

F.D.

## ALICE TOUMINE

*ENTRE-DEUX, I & IV*, 2013

Photographies, impression numérique, et objets posés au sol (serviette de toilette et nappe)

Dimensions variables

Dans ce travail, je m'intéresse à la présence des objets dans la photographie familiale. Quand on regarde les photos, on s'intéresse toujours de près au sujet. Mais pourquoi ne pas nous intéresser aussi aux objets qui nous entourent et auxquels personne ne prête attention ? Ces objets sont récurrents, ils se répètent dans plusieurs photos. Je les rassemble dans un principe de répétition, dans leur forme bidimensionnelle et tridimensionnelle. Je retrouve l'objet original et crée une mise abîme en l'exposant avec les photos. Il devient l'objet-souvenir. Un lien se tisse entre passé et présent, mélangeant, confondant les époques qui suspend ainsi le temps. C'est un travail sur le temps, l'attente, son passage, la lenteur, la rêverie, l'élévation, la fragilité, les émotions mais aussi l'incertitude. Je suis une reporter, enquêtrice, écrivain, auteur de nouvelles sur les vies intimes, secrètes, indivisibles, oubliées et délaissées.

A.T.

# MARIANNE FRASSATI

*PARCOURS DU COMBATTANT*, 2013

Vidéo multi-écrans

2'39

Marcher en ligne droite est bien souvent considéré comme le moyen d'aller au plus court, de gagner du temps. Mais cela peut très vite devenir une contrainte lorsque l'espace à traverser n'est pas adapté à ce mode de déplacement.

En me fixant un tel protocole de marche, j'ai arpenté la ville et sa périphérie dans un rapport très particulier, bien loin de mes habitudes quotidiennes.

*Parcours du combattant* est donc né d'un questionnement posé par ces expériences de terrain, à savoir le conditionnement des flux de circulations qu'impose l'aménagement urbain. Les nombreuses frontières qui découpent nos villes en milliers de morceaux brident tout leur potentiel spatial. L'amplification des contraintes révèle une relation beaucoup plus physique et ludique du corps à l'espace, très proche d'ailleurs de celle qu'entre-tiennent les enfants avec leur environnement.

*Parcours du combattant* est une invitation à s'affranchir des parcours imposés.

M.F.

# ÉLISE GABASSI

*BONJOUR ÇA VA*, 2013

Sérigraphies sur bois

60 x 80 cm

*APPELLE-MOI MAINTENANT*, 2013

Sérigraphies sur bois

60 x 80 cm

*ON SE VOIT PLUS TARD*, 2013

Sérigraphies sur bois

60 x 80 cm

Durant ces deux années, je me suis interrogée sur les rapports entre langage et écriture en essayant d'en avoir une approche brute et spontanée, de tenter des expériences afin d'obtenir un résultat singulier. J'ai abordé le langage par le biais d'une machine ; le téléphone portable. Celui-ci propose un langage prédictif : le T9 (text on 9 keys, à la base créé pour les malentendants avant l'arrivée des mobiles). Ce langage prédictif me proposait un dictionnaire aléatoire programmé qui produit des erreurs que j'ai répertoriées. J'ai abordé ces mots comme un jargon ou une nouvelle langue imaginaire en réalisant des expériences afin d'en comprendre la construction. Ensuite, j'ai créé un système d'écriture associé à ce langage par le biais de couleurs et de placement de formes comme un jeu de construction en me servant des messages modèles intégrés au téléphone. Ce travail m'a permis, par le biais de la déconstruction, de revenir aux origines du langage comme système, à l'image d'un puzzle. Le but étant de mettre le lecteur en position de spectateur en face d'un stade prélogique des mots en regardant des formes et écoutant des sonorités.

E.G.

## EVELISE MILLET

*PAYSAGES AVEC LÉGENDES*, 2012

Série de sept estampes, sérigraphie  
sur Popset 170 gr  
350 x 500 mm

Le paysage est une conception. Il se construit autant par le visible que par le langage.

Cette série se compose d'éléments visuels et textuels puisés durant la traversée d'un territoire. Chaque prise de notes devient une matière première pour faire des formes et souligne la présence du dessin dans le paysage : le contour d'une ombre nette, la silhouette d'une montagne, ou le volume d'une carte qui se déplie dans l'espace.

La légende structure la perception du paysage, la complète. Les mots prennent le relais de la représentation et donnent à voir au-delà des objets, des formes identifiables, en apportant les bases d'une histoire.

E.M.

## JUSTINE RICHARD

*ARCHIPEL*, 2013

Matériaux divers  
Dimensions variables

Ici le travail résulte d'une synthèse d'expériences.

Expériences d'images trouvées sur internet, de photographies personnelles, de documentations, mais aussi de déambulations, de souvenirs, de rencontres...

Cette banque de données permet en quelque sorte de constituer des sculptures ou installations témoins.

Ces sculptures se transforment au fil du temps par des processus comme l'entaille, le recouvrement, l'étirement. S'opère alors un jeu de rapport entre le fond et la forme, la forme et son contenu, l'intérieur et l'extérieur, qui cristallise l'objet dans une forme souvent mutique. Mais c'est aussi avant tout, une manière de trouver un nouvel usage de la matière.

Cette mesure de l'écart entre le point de départ et le résultat crée des sculptures comme momifiées ou fossilisées. Cette ambivalence de la ressemblance étant porteuse d'illusions, on se trouve ici à mi-chemin entre observation de formes et de matières et imagination de nouveaux mondes à explorer.

J.R.

## GEOFFREY TROUVÉ

*MUES*, 2012

Latex  
Dimensions variables

Travail sur la mémoire de l'objet, plusieurs mues en latex comme seul vestige d'un travail tombé dans l'oubli.

Du latex liquide est appliqué sur deux céramiques représentatives d'une période durant laquelle l'animal fantastique, le bestiaire imaginaire et mythologique, faisaient partie intégrante de mon travail. Pour cette pièce, la question de l'évolution est primordiale : l'objet céramique, en constante évolution, en devient la matrice, le patron. L'utilisation du latex comme matériau n'est pas anodine. Matière naturelle vivante, elle évolue, change d'aspect, se désagrège avec le temps, la température et la lumière pour au final redevenir poussière.

La mue est quelque chose de très symbolique. Quitter sa peau pour « renaître » à la jeunesse ne peut qu'être assimilé aux symboles de renouveau, de renaissance. Ces mues représentent le principe de l'éternel retour, du passage permanent de la vie à la mort et vice-versa.

G.T.

# SARAH CLERVAL

*CONCRÈTE*, 2011

Gomme, vaseline, plexiglas

*SOUS L'ÉCALE*, 2012

Coquilles d'œuf, matériaux divers

Quelle pourrait être l'expression d'un calcaire trouvé pierreux ou lacustre, plutôt que laiteux, osseux ou stellaire ? L'approche de ce qui nous entoure ne peut s'arrêter à l'usage ou la connaissance, elle se confond pourtant souvent dans l'ustensilité projetée sur les objets. Concentrée pour l'une de ces deux pièces sur une odeur fugitive, sur une matière « ordinaire » qu'accompagne un geste rudimentaire pour la seconde, l'approche se mesure dans un temps retenu ou déployé.

L'odeur de la gomme frottée (comme celle de la pierre choquée, du silex), semble encore chaude de l'effort, presque brûlée. Plus elle tente de faire disparaître, plus sa présence prend de l'épaisseur. L'accrétion ici se forme au contact des grattures de gommes et du corps gras. Elle pourrait être révélée par ce que le parfumeur appelle enflourage à froid. Mais elle ne reste qu'à l'état de possible, témoin d'un déplacement subjectif joué par les matières et les gestes.

Ce qui apparaît là est cousu dans la doublure des autres choses. Chaque élément trouve sa source dans l'autre et ce qui se forme multiplie les points de vue ; ce qui se dissout en crée un autre et se compare, plus dur ou plus frêle. Lorsque l'on casse un œuf, la coquille, le reste de la casse, n'a plus sa forme. Le geste est simple mais non loin d'être explorateur.

S.C.

# ADRIEN LEFEBVRE

*OFFSET*, 2013

Plaques offset en aluminium usagées,  
chaîne hi-fi  
462,6 x 469 cm

Cette pièce est tout d'abord un rapport de son, d'objet et de mouvement. Le son généré sur les plaques offset est une basse fréquence intense et oscillatoire. Ce souffle dévoile tout le potentiel musical de l'objet ainsi que notre rapport physique face à lui.

On se trouve en présence d'un objet en fin de vie qui retrouve ici un cycle neuf. Les plaques réceptionnent et traduisent le son comme elles ont pu capter l'encre dans leur utilisation première.

Pourtant le passé et le futur disparaissent au profit de l'instant présent.

A.L.